Weelen Guy

LE MARBRE ET LE BOIS

La grande trouvaille a été de remplacer les monstres hybrides par des êtres à forme humaine et de leur donner pour demeure un séjour idéal, l'Olympe dominant la Grèce. Devenus enfin des créatures admirables, encore et même sous les grimaces tragiques, proches de nous puisque livrés aux affres des passions humaines, elles allaient pouvoir se charger de toutes nos incapacités. Ces dieux nouveaux incarnaient magistralement tous ce que la nature a combiné d'enchevêtrements , d'embrouillaminis, pour nous faire comprendre notre incapacité sublime. Le premier pouvoir des dieux resplendissants est de nous faire sentir, si ce n'est accepter, que nous ne resplendissons pas du tout. Toute tentative pour nous persuader du contraire ne sera que pure agitation et frivolité. C'est bien ce que les humains, malgré les apparences , attendent d'eux, à ce point, que si par une fatalité extravagante, impensable, ils n'étaient pas en place, nimbés de nuages, saupoudrés de lumières , fixe à la mer, de toute urgence il faudrait les inventer. Autrement dit, comme nous avons besoin d'eux, ils sont ce que nos besoins nous ont dicté qu'ils sont. Ils sont le plein , nous sommes le vide. Sculptés dans le marbre, coulés dans le bronze, les dieux ont la vie dure. Inlassablement ils enrôlent et se comportent en bien des cas comme les sergents recruteurs de sa Très Gracieuse Majesté. Ces dieux en principe immuables et immobiles , dressés, vigilants, sont armés de règles pour faire tenir dans les rangs ceux qui oseraient s'aventurer hors des sentiers pierreux dont ils ont établis depuis la nuit des temps les plans et en assument en outre la construction, l'entretien et le bon usage. En quelque sorte ils se sont constitué un monopole . A la mort d'une civilisation, puisqu'il nous a fallu attendre Paul Valery pour savoir qu'elles étaient mortelles, ils parviennent , en cas de désaffection, à se faire adopter par de nouveaux parents. Grâce à la conquête de nouveaux territoires, ils acceptent de changer de noms, de visages ou de formes, et pourtant, cela n'arrive qu'aux dieux, ils sont toujours les mêmes. Ils assument toutes les fonctions. Ils sont les enfants des hommes et , tout aussi incroyable que cela puisse être, dans le même temps, ils se veulent les pères tout-puissants. Entre deux colères, génératrices de cataclysmes, ils règnent sur les harmonies, contrôlent les discordances, cultivent l'obscurité et distribuent la lumière que dans ce cas, il est justifié de mettre au singulier et d'entendre au pluriel. C'est elle qui nous a incité pour leur plus grande gloire à imaginer les socles et les balustrades, les pinacles, et les rampes hélicoïdales, les arches, les niches, les frontons, les péristyles, les galeries et les stèles. Selon les désirs que nous avons besoin

de voir exaucés, nous leur avons offert l'or , le bronze et la pierre, tant l'abondance, la générosité sont symboles de la violence du désir. Sans la lumière, la mer et le marbre enfin, les dieux resteraient incompréhensibles, frappés d'incompétence, voire d'inutilité. Sont -ils obsolètes ? On peut se poser la question. D'après Georges Duby, un grand historien qui ne néglige pas d'interroger l'art pour comprendre l'histoire, notre vénération à l'égard des dieux et de la pensée grecque n'est un choix , ni une destinée, mais seulement le résultat de circonstances , qui ne peuvent être que complexes et qui ont joué en sa faveur. Il a suffi, dans des temps reculés qu'un vieil abbé d'une riche abbaye reçoive par quelque détour et malice des dieux d'encombrants livres rares de philosophes , poètes, historiens grecs et qu'il prenne, par curiosité, divine ou néfaste curiosité, la peine de les lire, qu'il y trouve matière, support et soutien à ses conceptions, malgré quelques écarts pardonnables à des païens, pour que, sans plus attendre, il les fasse monter à l'étage de la bibliothèque , dotés d'un scriptorium. Là, sur son ordre, un moine imbécile et inculte, croyant faire du dessin, les a recopiés , laissant au passage des lacunes, ce qui est la moindre avanie, mais aussi la transcription de ses propres fantasmes. Aussitôt prêts, à plusieurs exemplaires, dirigés vers un autre abbé, faisant confiance au premier, à son tour il les a fait recopier par un moinillon distrait, laissant à nouveau dans le texte la trace de son étourderie et de ses divagations. Ils furent alors en grande pompe, ou secrètement, déposés entre les mains d'un clerc conseiller d'un prince. Selon les avantages ou les inconvénients supputés et selon le jeu géopolitique, ils imprégnèrent ses avertissements, ses admonestations et influencèrent ses intrigues. Car le prince , lui, ne savait pas lire et avait d'autres préoccupations en tête . Les femmes d'abord et le sport ensuite c'est à dire la guerre. Ce n'est que plus tard, lorsque les princes furent éduqués qu'ils découvrirent l'honneur qu'il y avait à mourir durant les combats pour sa dame. Donc Georges Duby n'émet pas l'hypothèse, il affirme, bien sûr preuves à l'appui , que d'autres livres en provenance d'autres bibliothèques, d'autres penseurs également souples rhéteurs, habiles mathématiciens, philosophes avertis auraient orienté très différemment notre pensée, notre senssibilité. Elles seraient alors toutes impregnées des parfums voluptueux des roses d'Ispahan et notre imagination jamais tarie dégorgerait les limons saisonniers du Nil.

Quand on mesure la part du culturel dans le développement humain, à la pensée de ce que nous aurions pu être et que nous ne sommes pas, le vertige ,comme une lame de fond emporte la rêverie.

Mais ils sont là ces dieux. Il faut faire avec eux , porteurs des mythes dont la nature humaine a ressenti , ressent toujours la nécessité . Si même nous pensons pouvoir nous payer le luxe de les oublier , loin de nous quitter, ils se sont enfoncés dans l'inconscient collectif et individuel. Ils continuent à nous diriger , d'autant plus actifs, contraignants, tyranniques, que nous pensons pouvoir les nier. C'est dire qu'aujourd'hui comme hier et avant-hier, depuis que le premier homme a su regarder vers le ciel, nous sommes pétris par les mythes , nous vivons en eux, ils vivent toujours en nous. Merci, les mythes se portent bien - même si les dieux , priés de les incarner, pour notre civilisation, se portent moins bien. Il suffit de gratter très légèrement la surface des arts contemporains pour les voir affluer. Malaise , fatigue, très relative d'ailleurs car une majorité écrasante de la population du globe les couvre encore de fleurs et seulement une bien petite prétend ne pas les écouter ou feint d'ignorer leur ombre qui s'étire sur le seuil.

Bien sûr, a grand traits , car avant ce geste individuel dont nous sommes en train de vivre les conséquences , il y a eu les grands voyages , les grandes découvertes , les conquêtes, la destruction par la ruse et le fer de civilisations différentes, les idoles brûlées au nom de la pitié et de la vérité, il y a eu bien entendu des tentatives pour sauver les humains d'abord , leur originalité ensuite, les fameuses Réductions des Jésuite, et comme partout et toujours le meilleur s'est trouvé lié au pire : les couvertures infectées du bacille de la grippe, la révolte internationale contre l'esclavage. Mais comme ordinaire, le plateau de la balance des atrocités , des indicibles souffrances pèse plus lourd que le plateau des générosités car eles ont souvent à la fois le mérité et l'inconvénient d'être isolées. Donc pour en revenir au monde de la représentation , un homme armé d'une très haute estime de lui -même, au demeurant un excellent agent de change , il se nommait Gauguin, s'est embarqué le 4 avril I89I vers les îles lointaines de l'Océanie. Son geste de révolte était le résultat du dégoût qu'il portait à la civilisation occidentale, de l'attirance pour les populations que l'on croyait naïves et ingénument préservées des vices civilisés, mais aussi par de graves soucis économiques . L'ardente volonté de se consacrer à la peinture, activité sans

doute noble, mais qui ne lui permettait d'entretenir sa famille, pour éviter de sombrer dans le désespoir, où déjà il avait pas mal chu , le poussait vers cet exil. Puis, sautons les étapes. Vint un homme qui a retenu tout ce qu'il a vu : il s'agit de Picasso, comme il se doit. Dans sa diversité, le monde des arts n'en compte pas deux comme lui. Il a brassé toutes les cultures et toutes les civilisations dans un vaste mélange explosif où, fils du port, il a pris à l'abordage aussi bien le bordel que les arts des sociétés méditerranéennes et africaines présents et passés puisque " Les Demoiselles d'Avignon" doivent probablement plus aux fresques catalanes romanes , donc à l'Euphrate, qu'aux masques nègres. A la suite de ce grand artiste, une très petite minorité du monde occidental a bien voulu tourner les yeux , au prix de combien d'équivoques, vers ces bois et ces fougères arborescentes taillés à grands coups. Porteurs de mythes, débordants de forces, chargés de rumeurs, de fluides et d'ondes, mystérieux pour nous, ils ont eu le grand mérite d'exalter l'ambiguïté, alors que nous la tenions en suspicion, et de ramener la communication et les formes qu'elle utilise, donc l'art tel que le difinissent nos sociétés , au seul domaine où elles existent, hors de la raison et des raisons, des formules, des usages, des règles, des codes, des prescriptions : l'intensité.

C'était ramener l'attention sur l'acte créateur. C'était en quelque sorte mettre en parallèle et à égalité l'acte fondateur, le créé, la pensée fondatrice, le mythe. Manière bien cruelle de mettre en doute tout notre système. L'esprit occidental est si réfractaire à une perception globalisante qu'au lieu de libérer l'intensité et de la prendre comme un moyen de communication, il a suivi son penchant et a préféré passer au crible critique l'acte créateur pour le diviser par chacun de ses constituants. Ainsi va notre monde !

Selon certains, les idoles et les masques nègres sont responsables de la désagrégation de la représentation des mythes. Il serait plus juste d'accepter que l'esprit occidental dans son ensemble a mal répondu à la question essentielle posée par ces yeux exorbités. Pourtant, c'est en intégrant un matériau nouveau

qu'une société prouve encore une fois ses facultés créatrices, mais encore sa vitalité. Bien qu'à un haut niveau on s'interroge : la seule parade d'une simple consommation accélérée et accrue est une proposition dérisoire que l'on espère être seulement des prémisses d'une future et meilleure compréhension. A-t-on assez entendu prôner les qualités admirables des dieux grecs et du marbre de leurs formes . Au nom de l'équilibre, de l'harmonie, de l'esprit et du corps sains, des plus hautes vertus viriles, des délicieuses délicatesses féminines , sans oublier les vertus impérissables des mères dévouées, depuis les Romains qui leur étaient redevables, les pires idéologies ont essayé de nous entretenir dans la nostalgie factice des temps où les débris et les éclats d'aujourd'hui étaient ~~XXXXXXXXXX~~ ~~XX~~ frontons, colonnes et escaliers .

Qu'il soit marbre ou bois, l'art est une énigme. La trop simpliste formule de ~~XXXXXX~~ Nietzsche appelant de ses voeux un art " tel une flamme claire , jaillie dans un ciel sans nuage" a été périmée à l'instant même qu'elle a été écrite. Comme si l'art pouvait être jamais une lueur dansante sur un fond de sérénité. Vouloir nous faire croire à ce rêve moustachu est un mensonge paternel qui se paye tôt ou tard.

Guy WEELEN